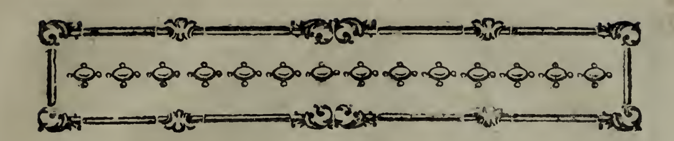
HISTOIRE
MUSULMANE;

OU L'ON RECONNOITRA

QUELQUE CHOSE.



ÉPITRE DÉDICATOIRE.

O ! Vous, DE BRIENNE, *qui tenez un Roi en tutelle, agréez ce foible témoignage de l'eſtime qu'on vous doit : liſez quelquefois cette Anecdote Muſulmane à votre auguſte Pupille : inſpirez-lui de l'horreur pour la Perſonne de* Boricas ; *mais favoriſez ſur-tout la publicité de l'Ouvrage : c'eſt votre intérêt. Car ſi un Arrêt en proſcrit la Lecture, ce ſera aſſez pour qu'on le recherche.*





HISTOIRE MUSULMANE,

OU L'ON RECONNOITRA QUELQUE CHOSE.

CHAPITRE PREMIER.

ÉDUCATION D'UN PRINCE.

UN ROI FOIBLE EST UNE TERRIBLE CHOSE : c'étoient les paroles qu'un Sage répétoit sans cesse à un jeune Prince confié à ses soins, & qui devoit un jour commander à des Peuples. Celui qui avoit la penible tâche de former un tel Élève à la vertu, n'étoit pas de ces gens à grandes idées, qui aimant mieux disputer sur la Loi que de la mettre en pratique, se plaisoient à

prêter à la Divinité les passions qu'ils nourrissoient dans leur cœur, vouloient étendre l'Empire Divin par la violence, prenoient sur l'Autel le glaive fatal pour immoler les Mécréans, plutôt que le flambeau dont la lumière pouvoit les guider au milieu des ténèbres; mais il avoit vieilli dans la pratique des vertus. Appelé par sa naissance aux premières places de l'État, il avoit trop étudié les Grands de la Cour, pour souhaiter de jouer un rôle au milieu d'eux. Loin donc du Théâtre où l'envie donne sans cesse des scènes tragiques, il travailla à subjuguer l'amour-propre, le plus terrible des ennemis qui conspirent la perte des humains; en un mot, il devint un vrai Sage, tandis que ses Confrères n'en avoient que le nom : aussi le taxoient-ils d'hérésie, & lui reprochoient-ils sur-tout l'idée qu'il s'étoit formée de l'Etre Suprême. A dire vrai, AROAM ne voyoit en lui qu'un Maître doux, bienfaisant, plus enclin à pardonner qu'à punir; & leurs principes étoient opposés. Néanmoins leur opinion ne l'ayant jamais empêché de conserver à l'Immortel les qualités dont il trouvoit le goût inné dans son cœur, malgré-eux la violence & l'hypocrisie avoient toujours été les objets de son exécration.

Tant de mauvaises qualités ne détournèrent pas

un Prince qui n'étoit point dévot de lui confier l'éducation de ſon Fils. AROAM ne quitta pas ſans regret ſon humble ſolitude. Le bonheur d'une Nation dépendoit peut-être de ce ſacrifice, c'étoit aſſez pour ſe rendre à la Cour : les Peuples applaudiſſoient au choix du Souverain, tandis que les Sages crioient au bouleverſement général. « Voilà, diſoient-ils, un jeune Prince que l'er- » reur va bientôt égarer; de faux principes vont » le corrompre; l'héréſie va gagner le cœur de » l'Etat. » C'étoit par de ſemblables diſcours qu'ils vouloient ſoulever les Citoyens ſur leſquels ils avoient reconnus leur influence dès qu'ils s'étoient couvert du Voile Sacré de la Religion. Pour cette fois le Peuple moins aveugle applaudiſſoit toujours au choix de ſon Monarque : il n'y a plus de Religion, diſoient les Sages avec douleur. Cependant AROAM conſacroit ſes ſoins à l'Empire. Il ne croyoit trop ſouvent répéter cette leçon à ſon Elève : *Un Roi foible eſt une terrible choſe.* Et même il appuyoit avec adreſſe ſa Morale d'exemples malheureuſement faciles à trouver, donnant toujours à ſes diſcours un ton aſſez piquant.



CHAPITRE SECOND.

L'ADMINISTATION.

SOus le règne, lui disoit-il un jour, de *Kankin*, Commandeur des Croyans, l'Etat étoit appauvri, le Trésor Roya épuisé; les Villes ne renfermoient pour ainsi dire que des Sujets indigens ; les campagnes languissoient privées de leurs Laboureurs; le vrai Commerce étoit anéanti. Mais, qu'y avoit-il d'affligeant? Les Jouailliers bâtissoient des Palais; les Mosquées régorgoient de richesses; les Dervis, après s'être bien lesté l'estomac, prêchoient l'abstinence; le Muphti promettoit le Ciel & des Houris: (il est vrai qu'il falloit debourser quelques sequin pour obtenir de tels passe-ports au Paradis) & plus de 300000 Janissaires empêchoient les Peuples de murmurer. *Kankin* n'étoit pas cependant un méchant Prince; mais il s'occupoit peu de son Peuple : la table consumoit une partie de ses heures; une certaine Loi de Mahomet n'y étoit pas, dit-on, toujours observée. Le Sérail, le plaisir d'enlever à la ligne des poissons rassemblés dans un bassin, de voir lâcher un Faucon dans les airs, ou de lancer des foudres sur des animaux apprivoisés, remplissoient utilement le reste de la journée.

D'autre côté ſes Emirs conduiſoient des Troupes à l'Ennemi, & perdoient des batailles ſans qu'il en sût rien; les Bachas veilloient à ce que ſon Tréſor ne fût jamais vuide, & le leur courroit encore moins de riſques. Néanmoins le Sultan ſe croyoit aimé de ſon Peuple; ſes Viſirs le lui diſoient, exaltoient ſa bienfaiſance, & lui prouvoient que ſes Sujets étoient faits pour l'enrichir.

CHAPITRE TROISIEME.

LA RÉFORME.

DE cet abandon général réſultèrent les plus facheux déſaſtres. Pour fournir au Grand Seigneur ſix millions de ſequins, il falloit en percevoir douze. Quelques honnêtes Citoyens avoient eu l'imprudence de ſe récrier contre ces exactions ſi odieuſes : c'étoit un crime de lèze-Majeſté; l'exil, & ſouvent le cordon, en étoient le prix. Auſſi ſe contentoit-on de gémir en ſecret, &, crainte de pis, l'on flattoit les monſtres que l'on auroit voulu poignarder. Mais cela n'étoit rien encore, l'Etat étoit obéré de dettes, les canaux du Tréſor Royal commençoient à tarir; la réforme parut un moyen de rétablir la Choſe

Publique. Le Sultan fit vendre quelques Palais en ruine pour en bâtir d'autres à frais immenses ; il renvoya de ses Ecuries quelques vieilles cavales pour entretenir des coursiers plus beaux & plus vigoureux. Des témoignages si marqués de bienveillance pour la Nation, méritèrent à *Kankin* les applaudissemens de la Cour ; des Membres choisis dans les différens Ordres de l'Etat, vinrent se prosterner au pied de son Trône. Les Dervis de leur côté, qui adressoient des vœux pour un si bon Monarque à l'Ange de Lumière, firent retentir les Mosquées de leurs actions de graces.

Néanmoins les Affaires Publiques empiroient : il faut un coup d'Autorité décidèrent entr'eux le premier Visir, le Chef des Eunuques, la Sultane *Fatnée*, le Grand Veneur, & l'on disposa tout pour le coup d'Autorité.

CHAPITRE QUATRIEME.

PRÉLUDE AU COUP D'AUTORITÉ.

BAgdad étoit le Siége de l'Empire ; tous les Bachas y sont appelés : l'on gagne les uns par des présens, d'autres par l'amorce des honneurs, & l'on persuade aux plus difficiles, qu'ayant

acheté leurs emplois à prix d'argent, ils peuvent, sans bleſſer la délicateſſe, rétablir leur fortune délabrée. Entrans ruinés dans les Provinces, n'étoit-il pas juſte qu'ils en ſortiſſent enrichis?

Les Bachas partent pour leur deſtination, & fondent de tous côtés ſur les Provinces. Pour ſigne de triomphe, leurs poſtillons & leurs chevaux ſon couronnés de lauriers; les Peuples oublient leurs pénibles travaux, & courent en foule à la rencontre de ces brigands ſubalternes. Hommes ſimples, un ſot amour pour ces déprédateurs les invite à célébrer leur arrivée par des acclamations joyeuſes. Peu de jours ſuffiſent pour découvrir leurs odieux complots; un morne ſilence remplace la folle gaité. Crime irrémiſſible! Des hommes oſent ſe réveiller d'un long ſommeil & lever leurs têtes appéſanties, ils ſecouent même les chaînes du deſpotiſme. La choſe étoit juſques-là preſqu'inouie.

Les Bachas étonnés, aſſemblent les différens Ordres de l'Etat. A pareil jour, dans chaque Province, Cadis & autres comparoiſſent. La harangue eſt courte, mais expreſſive.



CHAPITRE CINQUIEME.

LA HARANGUE.

VOus avez trop de bien, & le Sultan n'en a pas aſſez ; le Tréſor Royal eſt vuide, le Succeſſeur de Mahomet a des dettes, il faut les payer, & remplir le Tréſor Royal : les ordres reçus du Grand Seigneur, venez nous porter vos richeſſes.

Quelques Citoyens généreux ont aſſez de courage pour prendre en main la défenſe commune ; des Janiſſaires les arrachent au ſein de leurs familles éplorées ; l'on confiſque leurs poſſeſſions au profit du Prince, & leurs demeures dégarnies de meubles, deviennent la proie des flammes.

CHAPITRE SIXIEME.

LE DIVAN.

CEpendant quelques bruits tranſpirent juſqu'aux oreilles de *Kankin*. Il aimoit ſon Peuple preſqu'autant que ſes Faucons, & la liqueur prohibée par le Divin Prophéte. Que pouvoit-il néanmoins ?

Un bon deſſein germoit-il dans ſon cœur ? il étoit étouffé par ſes Courtiſans, ou noyé dans les vapeurs de ſes maladies léthargiques. Le Sultan convoque ſon Conſeil. Le premier Eunuque, *Fatnée*, malgré la loi du Sérail, en ſont les Chefs, & le compoſent avec le Grand Viſir & le Grand Veneur. *Kankin*, qui avoit le cœur bon, parloit comme un *Iman*, & vouloit alléger les Impôts de ſon Peuple. « Ah ! s'écrient de concert le premier Viſir & le Chef des Eunuques, quelle » généroſité, Commandeur des Croyans ! l'on » vous abuſe, oui vous êtes moins riche que » grand nombre de vos Sujets : ſi vous ſaviez » comme ils nagent dans l'opulence, tandis que » vous pouſſez la bonté jusqu'à vous interdire » les plaiſirs les plus légitimes, & puis tant de » réformes, tant de privations ! Je ne crains pas, » Souverain Seigneur, de vous dire que vous » donnez dans l'excès, & il eſt de notre devoir » de tempérer cette eſpèce de paſſion. Ainſi, » Commandeur des Croyans, ne craignez rien » pour votre Peuple, il eſt heureux de vos bienfaits, & les fatigues qu'il coûte à votre tendreſſe, demandent un peu de repos. Pour nous, » nous allons nous occuper des affaires préſentes » & du Divan; nous courons aux Moſquées ſupplier le Grand Prophéte de veiller lui-même » aux jours de ſon digne Succeſſeur. »

Kankin ne pouvoit laiſſer les affaires de la Nation en de meilleures mains ; il ſe retire, le Conſeil délibère; le Grand Veneur prononce un très-beau Diſcours, & fait danſer les collines & les montagnes pour prouver qu'il faut incontinent établir de nouveaux Impôts: l'épargne lui paroit même néceſſaire. Tous l'applaudiſſent, & la Sultane débute par annoncer qu'elle veut des diamans en poudre pour s'en parſemer les cheveux. Vu l'état des affaires, elle ſe contentera de cinquante mille ſequins. Après avoir ſouſcrit à une demande ſi plauſible, on expédie des lettres pour les Bachas, par leſquelles on leur enjoint de ne rien relâcher de leurs premiers Ordres. Huit ou dix mille hommes étoient à leur ſervice pour les appuyer.

S'applaudiſſant d'avoir contribué par des moyens ſi ſalutaires au bonheur de l'Etat, chacun du Conſeil vole au plaiſir ; le Grand Veneur avec le premier Miniſtre à un repas, la Sultane dans les bras d'un jeune *Emir* qui l'attendoit pour donner des Héritiers à l'Empire du Croiſſant, & à l'Ordre du Chef des Eunuques (*a*), un *Dervis* com-

---

NOTE DE L'ÉDITEUR.

(*a*) D'après quelques recherches, ce Livre pourroit être ou les *Annalles Politiques*, ou *la Réponſe aux Alarmes des Bons Muſulmans* : nous croyons cependant que le dernier de ces Ouvrages eſt celui que compoſa le Dervis ;

pose un morceau sublime où il est prouvé par des passages extraits des douze Prophètes, *que les Peuples n'existent que pour les Monarques.* Une telle production étoit d'une nécessité absolue, car il venoit de paroître un Ouvrage de bon sens qui sembloit insinuer le contraire, & qui, pour cela, devoit être déclaré infame, & sentant l'hérésie.

CHAPITRE SEPTIEME.

LE COUP D'AUTORITÉ.

CEpendant le jour terrible approchoit; l'appareil des armes étoit déjà déployé, & des larmes couloient des yeux de tous les honnêtes Citoyens. Jusques-là ils n'avoient jamais été témoins d'une si terrible catastrophe; mais la Sultane n'avoit plus de diamans en poudre; le Chef des Eunuques vouloit des Palais avec une table bien servie; les Bachas ne possédoient pas encore le double de ce que leurs Charges leur avoient coûté; les Peuples avoient trop d'argent; le Trésor Royal étoit sans fonds, & il falloit un coup d'Autorité.

---

car un Manuscrit, qui nous est tombé entre les mains, marque que l'Auteur des Annalles n'étoit qu'un Gueux, chassé de Bagdad pour ses friponneries, qui, pour gagner du pain, livroit sa plume au plus offrant, & écrivoit pour le Despotisme après avoir déclamé contre les Despotes.

luit bientôt le ſoleil qui doit éclairer le malheur de la Nation. Le Peuple s'aſſemble ſur les places; quelques-unes étoient décorées de Statues du Bienfaiſant *Kankin.* Là, dans des attitudes variées ſe deſſinent les fidéles expreſſions de la douleur. Une ſeule claſſe d'hommes, les Dervis, par leur air riant, égayent ce triſte tableau. Qu'avoient-ils en effet de commun avec les autres? Où le Peuple perdoit, ils gagnoient. Pour avoir fait vœu de pauvreté, ils poſſédoient des chars, des courſiers, & le duvet recevoit dans ſon ſein leur molle corpulence. De leurs Palais ils couroient chez des Courtiſanes remplir leur autre vœu, celui de la chaſteté. C'étoient ces pieux perſonnages que le Grand Seigneur attachoit à ſa Perſonne. Cependant un peu de levain fermentoit dans leurs ames dévotes depuis la promulgation de l'Edit, qui permettoit de croire ce que l'on vouloit: mais le Conſeil de *Kankin*, ſurpris une fois par le cri de la Juſtice, y trouvoit l'émolument de l'Etat, & les Dervis n'y trouvoient pas le leur. Rien de plus incompatible que ces deux intérêts!

On ouvre les paquets; lecture de ce qu'ils contiennent; & dans chaque Province dix mille hommes ſoudoyés promulguent le nouveau Code, les armes à la main. C'eſt alors qu'on voit

ce que peuvent des hommes entraînés par le désespoir : l'on tombe sur les Ministres *du despotisme*; mais, que peut une populace sans ordre contre des Soldats durs, faits au métier de la guerre, & qui ont blanchis sous la cuirasse !

Mais une courage longtemps inconnu, anime jusqu'au moindre Citoyen ; les efforts militaires sont repoussés, & le sang a déjà coulé de part & d'autre. . . . . . . Cependant des Sanctuaires de la Justice on arrache les Cadis pour les présenter comme Sujets rébelles aux yeux du Sultan irrité. Comme ils étoient les Principaux de chaque Capitale, ils devoient répondre sur leur tête de la soumission de leurs Concitoyens.

CHAPITRE HUITIEME.

LES CADIS A BAGDAD.

ARrivés à Bagdad, ils se rendent à la Cour du Commandeur des Musulmans : un Visir paroît & annonce que le Grand Seigneur ne leur accordera pas l'honneur de sa présence ; mais qu'il charge le Chef des Eunuques de leur notifier ses volontés. Ce dernier ne se fait guères attendre ; des gardes l'annoncent : la nature semble l'avoir

elle-même deſtiné à l'emploi dont il étoit chargé dans le *Harem*; ne voulant pas qu'il poſſédât rien de l'homme, mère bizarre elle n'avoit produit qu'un Ombrion avorté; des yeux ſiniſtres, un nez applati, une bouche fendue juſqu'aux oreilles, un teint livide, des joues borſoufflées concourroient à former une phiſionomie des plus affreuſes. Boricas, toujours glorieux de cette difformité qui lui avoit valu la confiance de ſon Maître, compoſe cette fois ſon viſage. Il appele le ſourire, & n'en devient que plus hideux; il aſſure d'abord qu'il ne ſe préſente qu'avec des paroles de paix: la branche d'olivier eſt dans ſa main, l'enfer eſt dans ſon cœur. Après n'avoir rien gagné par un ton doux & mielleux, il s'abandonne aux élans de la colère, jure par Mahomet qu'une telle révolte ne ſera pas impunie; & pour couper court, ordonne de conduire ces Rébelles trop honnêtes à bord d'un Vaiſſeau qui alloit mettre à la voile. Ces infortunés traverſoient le Palais, réfléchiſſant au cruel deſtin qui permettoit qu'un châtré commandât à des hommes pleurans ſur le malheur de la Patrie, heureux néanmoins s'ils n'y avoient laiſſé que des Dervis & des Eunuques, quand tout à coup un nombreux cortége s'offre à leurs yeux, &, ſur un brancard porté par des Janiſſaires, eſt étendu, baigné dans la fange du vin.......

Qui ! O, Mahomet ! ...... ô, Puiſſant Envoyé du Ciel ! ton Succeſſeur...... lui-même.....

Nouvelle ſource de réflexions pour nos Exilés : « A qui ſommes nous donc contraints d'obéir ! » O, Ciel ! vois notre opprobre & leur injuſtice, » vois....... » Ils n'achévent pas, car on les entraîne au Navire, prêt à lever l'ancre.

C'eſt dans une telle confuſion qu'étoit plongé l'Etat : les Dervis chantoient, les Peuples pleuroient ; les Janiſſaires égorgeoient, les Bachas pilloient, la Sultane étoit un gouffre pour les Tréſors, les Eunuques étoient deſpotes...... l'exil étoit le prix de l'innocence ; & *Kankin*, malgré tout cela, *étoit un Prince Bienfaiſant.*

NEUVIEME CHAPITRE.

TOT OU TARD.

O, mon fils ! dit AROAM en terminant la chaîne lugubre de tant de malheurs, *qu'un Roi foible eſt une terrible choſe ;* vous venez de le voir, cependant je ne dois pas vous laiſſer ignorer que le Commandeur des Croyans ouvrit enfin les yeux à la lumière. Il étoit naturellement bon ; mais des hommes méchans avoient abuſé de ſa

foibleſſe : ſon cœur ne tarda pas à être ému par les cris de ſes Peuples ; les coupables furent punis ; le cordon fut envoyé au Grand Veneur & au premier Viſir. Tandis qu'ils s'applaudiſſoient enſemble du ſuccès de leurs manœuvres, la Sultane *Fatnée* alla cacher ſa honte loin du Sérail ; le cadavre de l'infame BORICAS devint la pâture des animaux carnaciers, & les revenus immenſes des Dervis furent réduits à des ſommes honnêtes.

FIN.